

### Annnonce de décès

ARTHUR VAN GEHUCHTEN, professeur d'anatomie humaine, et chargé de la clinique des maladies nerveuses l'Université de Louvain, ouvre ce funèbre cortège.

Certes, Messieurs, les morts vont vite! Mais quelle ne soit la rapidité avec laquelle ils s'évanouissent à nos yeux et disparaissent de notre mémoire, nous n'avons pas oublié cet infatigable travailleur.

Il abordait souvent la tribune académique : sa haute stature, son port noble, ses traits réguliers restés jeunes, sa voix prenante quoiqu'un peu grêle, en faisaient une individualité très sympathique. L'intérêt que présentait toujours l'objet de sa communication, la façon pittoresque avec laquelle il l'exposait, le geste sobre dont il l'accompagnait, forçaient l'attention.

On attribue à la coutumière barbarie allemande la cause de son trépas. Laissez moi vous faire connaître quelques-unes des circonstances qui précédèrent et accompagnèrent celui-ci : vous jugerez vous-même de la valeur de cette accusation.

Dans la nuit fatale pour Louvain, du 25 au 26 août 1914, après une occupation paisible de six jours par l'armée allemande, alors que sur les murs de la cité une proclamation émanée du commandant de la place et une autre du bourgmestre rendaient hommage à l'attitude digne et réservée de la population, éclatèrent, sans raison aucune, comme à la suite d'un mot d'ordre, tous ces crimes qui ont rendu l'armée allemande fameuse à jamais et à côté desquels n'étaient que jeux d'enfants les faits qui ont perpétué le renom d'Attila dans l'histoire.

Pendant huit jours, le ciel s'empourpra des lueurs sinistres d'incendies froidement allumés. Pendant huit jours, la ville fut l'objet d'un pillage que la mise en feu des immeubles vidés devait cacher et que l'expulsion des habitants devait laisser sans témoins.

Aussi, la destruction de la célèbre bibliothèque universitaire n'est-il pas le seul crime que le peuple allemand ait commis contre la science à Louvain. Il en est d'autres très nombreux, moins retentissants peut-être, plus intimes, plus personnels, et partant plus lourds à porter par ceux auxquels ils furent imposés.

Van Gehuchten a été victime d'un de ceux-là. Deux maisons se partageaient à Louvain l'impression et la publication des travaux du Corps professoral et des Revues de l'Université; toutes deux furent livrées aux flammes. Avec elles disparaissait l'œuvre de nombreux travailleurs.

Notre regretté collègue avait entrepris une nouvelle édition de son œuvre capitale, devenue classique, l'*Anatomie du système nerveux de l'homme*. Cette nouvelle édition était fondée, en majeure partie, sur les résultats de ses travaux personnels et de ceux de ses élèves, acquis au cours des dix dernières années. Son manuscrit, au grand complet, était à l'imprimerie; il périt avec elle. L'auteur en avait gardé un double dans sa maison d'habitation. Des soldats allemands s'étaient emparés de celle-ci dès le début de l'occupation; ils la pillèrent méthodiquement et l'incendièrent pendant la nuit du 25 au 26 août.

La perte de son habitation et des souvenirs de famille qu'elle contenait, celle surtout de son œuvre scientifique l'avaient profondément affecté. Ses amis qui ont vécu à ses côtés après qu'il eut acquis la certitude du désastre qui le frappait, conçurent, pendant quelque temps, des craintes très vives au sujet de son état. Il finit par se ressaisir. Parvenu à Cambridge, il y reçut cette large hospitalité anglaise dont l'exquise délicatesse décuple la valeur.

Il s'était remis au travail et songeait aux moyens de reconstituer son œuvre perdue, lorsque la mort est venue, comme une voleuse, le ravir brusquement à l'amour des siens et à l'admiration de ceux qui ont pu l'apprécier.

Cette mort en exil, si douloureuse en elle-même, emprunte un aspect tragique aux circonstances dans lesquelles elle se produisit. Notre confrère mourait inopinément, alors que le trouble intestinal grave (un *volvulus*), provoqué par son état de profonde dépression nerveuse, avait disparu et que ceux qui lui prodiguaient leurs soins le considéraient comme hors de danger.

Il succombait le 7 décembre 1914, après une visite de sa femme, au cours de laquelle il s'était plu à caresser des projets d'un avenir réparateur.